

avaient l'idée de nous accompagner, qu'était-il besoin d'un fusil sur le bateau à vapeur? M'est avis que les vicissitudes des factions, les hauts et les bas les ont retenus plus longtemps qu'ils ne pensaient, et que leurs dissensions nous ont épargné la peine de recourir aux mesures extrêmes.

« Après avoir entendu le récit de M. Jephson et le vôtre, qui n'en diffère que peu, puis les versions d'Aouach Effendi, d'Osman Latif Effendi, et des Zanzibari, j'avais arrêté une ligne de conduite. Ces gens ne sont pas tels que vous les puissiez prêcher et raisonner : ils ont la tête trop dure, et le cœur avili par le mensonge. Ils ne comprennent que ce qu'ils sentent, et ils ne sentent que les coups rudement assénés. Quand j'eus jaugé mes gens, je vis comment je me tirerais d'affaire. On pouvait s'y prendre d'une demi-douzaine de manières, mais je me butais toujours à un certain obstacle. Le devinez-vous, mon cher Pacha?

— Je ne saurais.

— Cet obstacle que je rencontrais toujours au bout du plan le mieux arrêté, c'était vous-même.

— Moi ! Et comment ?

— A partir du 5 avril il n'en fut plus ainsi, mais jusqu'à cette date je ne pouvais rien faire en dehors de vous. A nos yeux, vous étiez le Pacha, toujours. Je ne pouvais vous proposer de livrer bataille à vos protégés : vous les preniez pour des honnêtes gens. Chaque jour vous disiez : ils viendront. Mais jamais vous n'avez pensé : Et si, une fois arrivés, ils découvrent qu'ils sont trois contre un? — S'ils fussent venus avant le 5 avril, mon plan était de faire bande à part, vous laissant avec eux, et m'établissant dans un camp où tout aurait été prévu pour la défense, à 12 ou 15 kilomètres du vôtre. Entre nous, il n'y aurait eu communication que par lettres. Marchant en avance d'une journée, nous aurions fourni des guides qui vous auraient conduit au camp que nous venions de lever. Aucune troupe n'eût approché la nôtre sans combat.

« Mais après le 5 avril je me serais mis dans mon tort en m'isolant, parce que la preuve était faite que vous n'aviez personne derrière vous. Ce que je proposais alors, je le propose encore : Si Sélim Bey nous rejoint, on ne permettra à Sélim, ni à aucun sien soldat, d'approcher en armes de notre camp.

Longtemps avant qu'ils se présentent, nous les attendons sur le chemin et leur commandons de mettre bas les armes. Et s'ils n'obéissent, ce sera leur affaire. Aussi, depuis le 5 avril, ai-je plutôt désiré qu'ils vinssent. Rien ne me plairait mieux que de ramener cette tourbe de mutins à l'ordre et à la discipline qu'elle observait avant de s'être affolée d'Arabi, du Mahdi et de rébellion. S'ils nous arrivent, on commence par les désarmer, on met leurs fusils en paquets et nous nous en chargeons. Ils campent à 500 mètres, distance minimum. Chaque journée qui les éloigne de Ouadelaï les rapproche de la saine appréciation des choses ; avec le temps nous leur rendrons des armes, qui alors seront utiles à tout le monde. »

Le lendemain de notre arrivée chez Mazamboni, Choukri Agha, le commandant de Msoua, fit enfin son apparition. Parti avec trente soldats, et passant par Kavalli, il arriva à notre camp, suivi de son trompette et de son porte-drapeau seulement. Pas de commentaire.

Nous voici au 7 mai. J'apprends qu'il y a toute une troupe au camp du lac. On s'est préparé à quitter pendant les quatre derniers jours. Quoi qu'il en soit, nous partirons demain, après avoir séjourné dans ce pays depuis le 18 janvier, près de quatre mois. Si ladite troupe entend nous suivre, elle nous rattrapera facilement, et si elle me donne l'impression de la sincérité, je pourrai lui accorder quelque répit.

Au dernier moment je priai le lieutenant Stairs d'enfouir dans le sous-sol de sa case vingt-cinq caisses de munitions, afin que si les officiers rebelles font leur apparition, s'ils montrent un vrai repentir et demandent la permission de rester chez Mazamboni, ils aient les moyens de se défendre. M. Stairs exécute l'ordre en secret et avec intelligence.

8 mai. — Trop faible encore pour marcher plus de cinquante pas, on me porte en hamac sur le front, d'où je guide la colonne. Nous cheminons ouest pendant quelques kilomètres, puis, quittant la vieille route qui menait à la forêt, nous tournons au sud, par une sente bien battue, et longeons le versant occidental des collines de l'Oundoussouma. Nous traversons les riches bananeraies et plantations de maïs appartenant au village de Boundegounda. Les fèves avançaient au loin dans les combes ; c'était merveille que cette fertilité. Les Égyptiens et leur suite en furent étonnés, et nous ne pûmes

que l'admirer avec eux. Il faut dire que ces champs sont à l'abri des vents froids qui soufflent du lac.

A une heure de marche au delà de ces cultures et dans d'autres guérets non moins riches, nous nous logeons dans le village de Bounyambiri, que Mazamboni avait fait évacuer à notre intention.

Comme le grand chef nous accompagnait en personne, avec trois cents des siens, libre permission fut donnée à chacun d'errer par les champs et plantations. Nos gens se régalaient à cœur joie de bananes mûres, de fèves fraîches, ignames, patates douces et colocasie. Pour son hospitalité et ses services, Mazamboni reçut 40 têtes de bétail et 16 défenses d'ivoire pesant en moyenne 24 kilos. A ma grande honte, il eut à se plaindre qu'on lui retenait ses gens comme esclaves. Pour les recouvrer, Stairs et les autres officiers furent obligés de fouiller le village. Du pur « égyptien » que les procédés de ces Cairiotes : on ne pouvait leur rendre de services qui ne fussent dus à leurs grâces et vertus innées, mais invisibles à l'œil nu.

Dans l'après-midi, trois soldats, accompagnés par Ayoub Effendi, un scribe égyptien, nous remettent des lettres de Sélim Bey. Les mirifiques nouvelles qu'ils apportent valent la peine d'être racontées. Elles montrent combien ces officiers de l'Equatoria étaient dénués de raison et de bon sens, et combien indignes de leur ancien Pacha et gouverneur !

Tout d'abord Fadl el-Moulla Bey et son parti affectèrent d'accepter tous ordres qu'ils recevaient d'Emin Pacha et de moi par l'intermédiaire de Sélim Bey Mator ; ils semblaient ne s'occuper qu'à préparer leur départ. Sélim avait transporté à Ouadelaï l'entière garnison de Doufilé par les vapeurs *Khédive* et *Nyanza*. En quoi il violait la promesse qu'il nous avait faite, et désobéissait aux instructions qu'il avait juré d'exécuter à la lettre. On se rappelle qu'il avait reçu l'ordre de faire les transports de Ouadelaï à notre camp du lac pendant que nous monterions les bagages au plateau. En même temps les garnisons les plus au nord devaient, avec leurs familles, se rassembler à Ouadelaï. Et nous les attendîmes inutilement pendant 92 jours, soit du 25 février au 8 mai !

Mais tandis que Sélim voiturait à Ouadelaï ses troupes et

leurs familles, il augmentait, à son insu, la force de la faction opposée. Fadl el-Moulla n'eut pas plus tôt réuni ses forces aux siennes, qu'il lui joua un tour de sa façon. A la faveur des ténèbres, ils marchèrent aux magasins, s'emparèrent des munitions, et, quittant Ouadelaï, se retirèrent au nord-ouest chez les Makkaraka. Au matin, quand Sélim se réveilla, il se trouva à la tête de 200 soldats, officiers et employés : mais les dépôts étaient vides, et ils n'avaient que les 40 cartouches par fusil qu'on leur avait distribuées quelques jours auparavant. Maudissant amèrement sa malaventure, il fit monter ses gens sur les steamers, et les débarqua le 22 avril à Msoua, au sud, au plus loin des Mahdistes. Il aurait eu encore tout le temps de nous rejoindre, si son esprit n'avait été si obtus. Au bout d'une heure il eût pu ramasser assez de combustible dans la station abandonnée, et neuf heures de vapeur le portaient à notre camp du lac. Le 7 mai, il pense tout à coup à son Pacha et à notre expédition, et dicte une lettre qui excite notre hilarité :

« Nous désirons savoir comment vous avez osé traiter en bêtes de somme des officiers et soldats égyptiens. Il nous a été rapporté que vous les avez tous cruellement chargés de bagages, et que vous avez transformé nos soldats en portefaix ! C'est une conduite indigne, sur laquelle nous instituerons une enquête rigoureuse. »

Mais une seconde lettre, de teneur tout autre, racontait la trahison de Fadl el-Moulla, cet homme perfide, et nous priait de l'attendre encore, lui et ses gens, car la ruine était imminente. N'ayant chacun que 40 cartouches, si Kabba Réga les attaquait, ils ne pourraient se défendre....

Les messagers nous racontèrent les détails de l'affaire. Vingt soldats étaient arrivés chez Mazamboni, mais trois seulement déclarèrent vouloir nous suivre ; encore implorèrent-ils bassement qu'on leur accordât un autre délai. Des regards furent échangés entre le Pacha et moi.

« Mais, les amis, demandai-je, qui m'assure que Sélim Bey ait la moindre intention de venir ?

— Pour sûr, il viendra cette fois-ci.

— Mais pourquoi attendre à Msoua ? Pourquoi n'est-il pas venu lui-même avec son vapeur jusqu'au camp du lac ? il n'en aurait eu que pour neuf heures.

— Des déserteurs lui avaient rapporté que vous poussiez de l'avant.

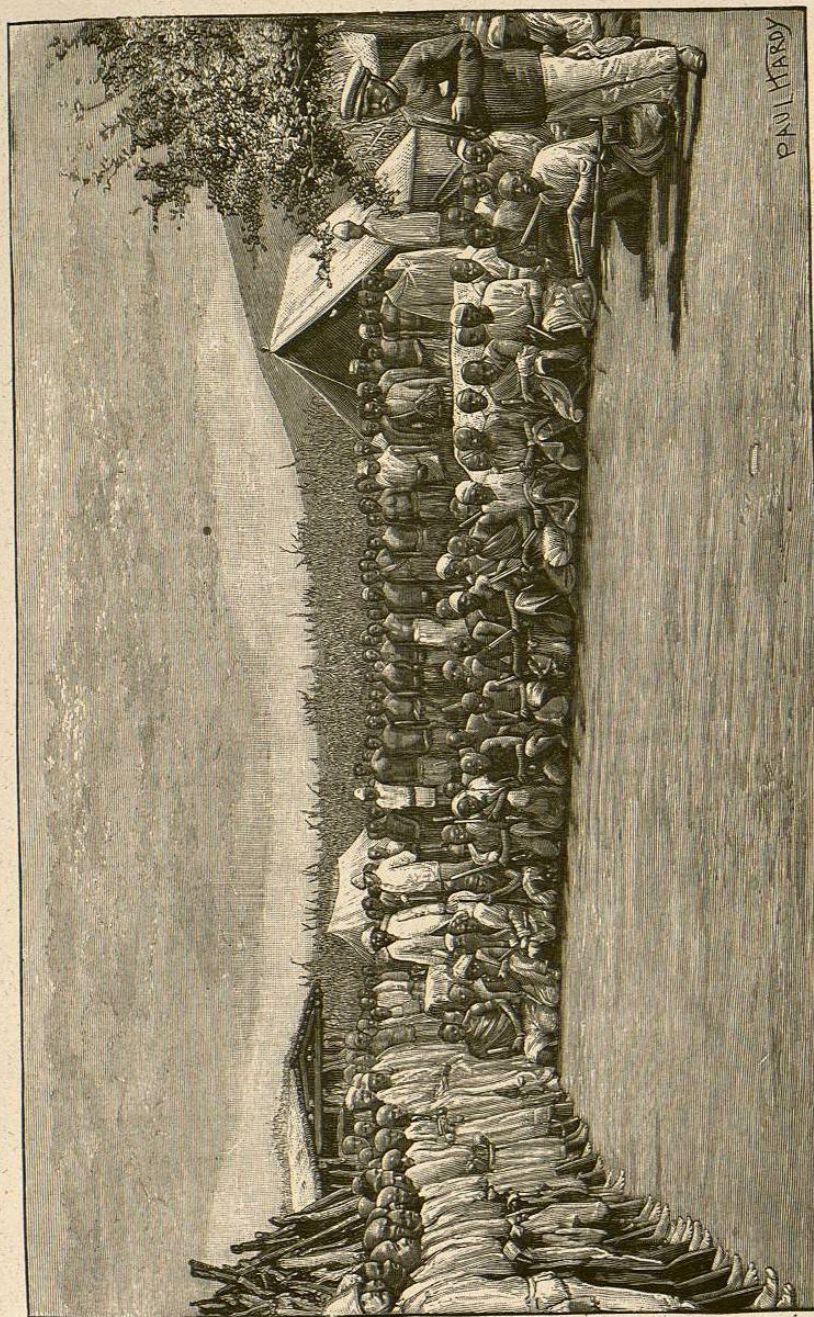
— Mais aux quelques gens qu'il mène, il eût été facile de rattraper notre grosse caravane.

— Tout allait de travers. Sélim Bey a trop de conseillers, et les écrivains coptes lui emplissent les oreilles de toutes sortes d'histoires. Il voudrait bien quitter le pays, mais les autres l'embrouillent de leurs menteries.

— Que voulez-vous, nous ne pouvons pas nous éterniser ici pour Sélim Bey ! Nous irons d'abord lentement, deux à trois heures par jour. Il me faut tenir les gens en marche : autrement le Pacha resterait seul. La Semliki traversée, nous nous arrêterons à quelque bon endroit, puis nous nous remettrons lentement en marche et ferons halte bientôt après. Pour peu que Sélim le veuille, il nous aura bientôt rejoints. De plus, après la rivière, nous lui enverrons un guide qui lui fera faire en quatre jours le chemin qui nous en prendra douze. Une lettre du Pacha lui expliquera ce que je viens de dire. Mais prenez garde à ne pas tracasser les natifs, si vous désirez qu'ils vous rendent service. »

Parmi nos Égyptiens se trouvait un capitaine, Ali Effendi, qui se plaignait d'une cardite depuis plusieurs mois. Il avait 18 domestiques, 9 hommes et 9 femmes, une cargaison de 20 charges, et on lui avait alloué 12 porteurs ; il ne pouvait faire une centaine de pas ; de plus, il avait un enfant de six ans, trop petit pour marcher. Il lui aurait fallu 6 autres porteurs, que je n'aurais pu obtenir qu'en les réquisitionnant de force : acte qu'il eût fallu renouveler tous les jours. Nous remontrâmes à ce malheureux qu'il lui valait mieux rester, car quelques jours de marche l'achèveraient. Et comme il ne voulait pas s'en retourner sans sa famille, cinq personnes et dix-huit domestiques, nous consignâmes le tout aux messagers de Sélim Bey, qui promirent de les escorter jusque chez leur chef.

Les guides qu'on avait promis à ce colonel soudanais, si peu actif et si peu intelligent, lui furent envoyés, en même temps qu'une lettre du Pacha. Pendant un mois encore, nous baguenaudions sur la route, nous faisions des journées d'une à trois heures ; les haltes se succédaient, mais nous ne reçûmes aucune autre communication de Sélim Bey. Qu'est-il devenu ? C'est ce que nous n'avons jamais su. Les conjectures



Les Égyptiens d'Emin avec leurs familles.

seraient inutiles. Il était de ces hommes imperméables à la raison et au bon sens. Pas plus méchant ou plus fourbe que n'importe lequel de ses camarades, il était trop stupide pour comprendre autre chose qu'un ordre accompagné de la menace d'un châtement immédiat, chose qui n'eût pas été de mise avec un personnage de son rang et de son courage physique. Avec lui, il n'y avait rien à faire, puisque l'on ne pouvait le persuader et encore moins le contraindre.